

Robinson ou l'ErE déshabillée

Il y a un an, je participais à une formation, au titre légèrement provocateur : « Robinson ou l'ErE déshabillée ». Un week-end d'automne dans un cadre aux allures précaires : une chaumière avec sa petite pièce de vie, sa cheminée et son étage aux fenêtres brisées, jouxtant une mare et une prairie, perdue dans la forêt. Bref, pas d'eau courante, pas d'électricité, pas de salle de bain... « rien ».

Premier soir. Notre groupe de dix personnes fait connaissance autour d'une auberge espagnole « robinson compatible ». Premier grand débat sur la définition d'un aliment « robinson compatible ». Oui ou non pour les graines de tournesol, les cacahuètes, le vin ? En cette fin de soirée passée à la seule lueur des bougies, le groupe enterre une petite boîte contenant les objets qui nous lient au temps et/ou à la société de consommation. Lâcher son téléphone portable ? Sa montre ?... Le stress monte : comment prévenir sa famille en cas de « besoin » ? A partir de maintenant, tout se déroule sans plus aucune notion de « timing ».

Premier matin. Durant la nuit, nous avons fui le froid de la pièce à l'étage pour dormir serrés les uns contre les autres à côté de notre nouvelle grande amie : la cheminée. Au lever, nous sourions lorsqu'une participante sort de sa poche des petits sachets de café lyophilisé d'une marque plus que connue : « *Je veux bien vivre sans eau et sans électricité, mais pas sans café !* » La journée « simplicité volontaire » commence donc sous le signe d'une certaine dépendance...

Au menu de la journée : séance de yoga, balade silencieuse en forêt pour méditer sur le mot « civilisation », cueillette de plantain pour la soupe du midi, parachèvement du système des toilettes sèches, découpe des bûches, remplissage des bidons d'eau à la mare pour la vaisselle, mise en commun de nos réflexions du matin. Pour finir par une soirée ludique, autour d'un jeu de cartes spécial évaluation : « cœur » pour parler de ce que nous apprécions (la cheminée l'emporte !) ; « pique » pour évoquer les difficultés (vivre en groupe, intimité...) ; « carreau » pour ouvrir une fenêtre, lancer une réflexion ; et « trèfle » pour partager un doute, une interrogation. Exemple : « *On a de l'eau, du café, du pain... Sommes-nous vraiment dans des conditions de précarité ?* »

Jour suivant. La formation se poursuit avec des missions à mener, tantôt seul, tantôt collectivement. On se questionne sur l'organisation du groupe pour boire, manger, déféquer, dormir, se laver. On s'exprime sur les rapports hommes/nature à travers une approche artistique.

Mais quelle heure est-il, au fait ? On ouvre la boîte... Quatre heures de retard par rapport au timing annoncé.

Que me reste-t-il aujourd'hui de ce vécu si brièvement relaté ici... Une expérience à (sur)vivre absolument. Pour comprendre son rapport intime à la nature, bien sûr, mais aussi pour découvrir à quel point le groupe est un allié de taille pour vivre dans la simplicité, sans devoir courir après le temps et sans s'épuiser. Car sans eau, sans électricité, n'importe quelle tâche est gourmande en temps et en énergie humaine.

Marie BOGAERTS



Cueillette de plantain durant la formation de l'Institut d'Éco-Pédagogie

Haute voltige en toute simplicité

Feuillet de présentation de la formation « Robinson ou l'ErE déshabillée ». Les objectifs y sont clairement explicités : « *Expérimenter, explorer, définir ensemble l'essentiel et le superflu dans une démarche d'Education relative à l'Environnement (ErE). Détricoter les concepts de simplicité volontaire, décroissance, développement durable...* » Elise Mouton, de l'Institut d'Éco-Pédagogie (IEP), précise : « *Les débats autour de ces concepts se font toujours en chambre close. On voulait se mettre en contexte et réfléchir sur le terrain à ces débats de haute voltige.* » Et découvrir ce que devient l'ErE quand elle est mise à l'épreuve d'un contexte de travail au confort modéré.

S'adressant à un public ayant une expérience de terrain dans l'animation, ce week-end de formation a surtout drainé des personnes déjà sensibilisées à la simplicité volontaire et à la décroissance. Les formateurs, qui espéraient toucher également un public moins averti par ces questions, ont tenté tout au long du processus de faire place à la diversité de points de vue.

Formation de 2 jours oblige, la logistique avait été pensée au préalable. « *Une formation plus longue aurait permis d'aller plus loin, en invitant les participants à eux-mêmes réfléchir et trouver des solutions concrètes pour se chauffer, s'alimenter, avoir accès à l'eau...* » Une telle formation, c'est aussi accepter les paradoxes, tels que l'accès au lieu de formation, reculé et donc inaccessible en transports en commun. Ou encore un matériel de survie conséquent. « *Ces paradoxes faisaient partie de la réflexion globale.* » Parce qu'on y est d'emblée confronté dans toute démarche visant à se distancer d'une société dans laquelle on évolue au quotidien.

C.T.

Contact : Institut d'Éco-Pédagogie - 04 366 38 18 - www.institut-eco-pedagogie.be